

FAMILLE, TU BOUGES ENCORE ?

Charles Melman

PIERRE MARCHAL - Mr Melman a donné pour titre pour son intervention, sans doute moins optimiste : « *Famille, tu bouges encore, point d'interrogation.* »

CHARLES MELMAN - Bougez pas !

PIERRE MARCHAL - Bougez pas ! (Rire)

CHARLES MELMAN - Je suis très content d'intervenir après mon ami Christian Fierens, puisque, vous verrez de quelle façon, travaillant les mêmes textes, nous référant à la même pratique et, partageant une amitié, commune, nous sommes néanmoins, sur un sujet aussi sensible, capables de dire des choses radicalement différentes et donc, j'espère du même coup être éclairé par les critiques qu'il voudra bien me faire.

Si nous étions, on va supposer que, nous sommes à Vienne 1910 et se réunissent là, les quelques farfelus, qui sont autour de ce farfelu en chef : Freud. Et ils parlent de la famille, *qu'est-ce que c'est que la famille ?* La réponse vient aussitôt. Une famille, c'est le fait que, dans un lieu donné, il y a un rassemblement causé par ceci, que dans une chambre de cet espace, il y a, en général la nuit, mais pas forcément toujours, il y a là un couple, qui s'occupe de ses affaires et puis ça finit par faire du monde. (Rires dans la salle). Eh bien voilà, voilà la famille ! C'est même, encore qu'on ait répertorié des organisations différentes de la famille, je veux dire qui ne sont pas forcément centrées par le couple, mais en tout cas, à la base et de façon universelle, il n'y a évidemment pas de famille sans le type de circonstance aggravante que je viens d'évoquer.

Ceci donc, pour immédiatement éclairer sur ce qu'il en naît, l'enfant. *Qu'est-ce que c'est qu'un enfant ?* Un enfant n'est pas le produit d'un mâle et d'une femelle. Ce n'est pas un petit cochon, ce le sera plus tard, mais, pas tout de suite. Ce n'est pas le produit d'un mâle et d'une femelle parce qu'il est le produit de cette instance furtive, folle, qui, à un moment donné a fait que ce couple a cru devoir comme ça se livrer dans l'obscurité de préférence, à un certain nombre de manœuvres que la décence proscriit. L'important c'est que cet enfant sera l'enfant, ni de cet homme, ni de cette femme, mais de cette instance. Ce que je dis là, c'est de la clinique, vous le savez parfaitement ; c'est de la clinique puisqu'il suffit que, aujourd'hui, prenez la fréquence, de ce qu'on appelle bizarrement les mariages mixtes, question qui sera inévitablement posée à l'enfant, mais aussi pour les parents. C'est, de quel côté se fait sa ? Se fait sa quoi ? Se fait la délivrance du trait, du trait Un, du trait identificatoire, qui le consacre comme petit humain et qui vient l'inscrire dans telle ou telle lignée. Ce que j'évoque là, c'est une clinique d'autant plus basique, qu'il n'y a pas besoin que le couple soit mixte, pour que les querelles de prévalence qui ne sont pas rares à l'intérieur d'un couple, fassent évidemment que l'enfant puisse hésiter sur le fait de, du côté qu'il va ainsi poursuivre et le fait, qu'aujourd'hui la nomination double soit permise, montre bien que la question est forcément toujours d'actualité. Je pourrais évoquer combien d'autres circonstances où ce que je raconte, c'est-à-dire qu'un enfant n'est pas le produit d'un mâle et d'une femelle, est absolument patent.

Je n'évoquerai pas un certain nombre d'endroits qui me sont chers et où du fait de l'histoire de la colonisation et tout ce que ça a pu entraîner, cette question est absolument primordiale. De qui sommes-nous les enfants ? Et donc, de quelle identité avons-nous à reprendre la dignité. Ça, je dois dire c'est clair.

Dans la conjoncture actuelle qui est la nôtre, eh bien, les enfants que l'on rencontre, je dirais, dans nos dispensaires ne sont pas des *infans* (*infans*, veut dire que celui-ci n'est pas encore dans la parole) ; celui qui est néanmoins déjà un effet de la parole et cela on le saisit avant qu'il n'ait les moyens physiques pour y entrer. Mais cela veut bien dire son appartenance, il n'est pas un effet de la parole, il est seulement un produit biologique, c'est-à-dire l'union d'une cellule mâle et femelle, d'un ovule et d'un spermatozoïde et d'un certain nombre de moyens techniques. Aujourd'hui c'est l'"enfant", entre guillemets, auquel nous avons affaire, puisque c'est un produit biologique. Je n'évoque ceci aucunement ni pour m'en plaindre, ni pour m'en désoler, mais simplement pour nous éveiller à la clinique à laquelle nous avons affaire, parce que, dans ce cas de figure, il est bien clair que, effectivement en

tant que produit biologique, il relève du comportementalisme et du cognitivisme. Ce sont des approches parfaitement justifiées à partir du moment où vous avez affaire à un organisme qui reçoit ses messages d'un extérieur qui n'est pas un intérieur. Et avec les problèmes cliniques que cela pose.

La mienne, ma clinique en ces domaines n'a pas, la richesse de ceux qui pratiquent quotidiennement avec ces enfants et avec ces familles mais, dans ce que j'ai pu observer dans ma clinique, il y a deux sortes ainsi de produits biologiques. Il y en a qui emmerde leurs parents parce que cette instance tierce, cet index qui viendrait leur conférer leur dignité, aussi bien pour les garçons que pour les filles, cette instance phallique, a un double pouvoir, d'une part de délivrer ce trait unaire qui fait des garçons théoriquement les dignes représentants susceptibles de fonctionner dans le champ de la représentation, dans le champ de la réalité, mais aussi, c'est cette même instance qui fait le champ de l'Autre, la même, qui, par la structure mœbienne, est liée d'une manière tout à fait remarquable à la première dimension. Et donc, la fille ne tient pas moins sa dignité, de son rapport à cette instance. Donc, moi j'ai pu observer deux types d'enfants ou de jeunes, qui venaient ainsi me voir, les uns qui avaient la nostalgie, la revendication d'un accès possible et les parents, séparés, étaient bien embarrassés pour le leur fournir, alors ils embêtaient la mère, ils embêtaient le père, ils n'étaient jamais contents de rien. Pour acquérir ce trait, qui leur conférerait leur dignité ; et puis, il y avait les autres. Souvent, beaucoup moins agressifs plutôt dépressifs, on aurait dit volontiers un peu abandonniques, n'exprimant aucune vocation, ni aucune, revendication particulière, mais se présentant avec une espèce d'inertie, c'est-à-dire, qu'ils n'avaient même pas la notion de cette instance, de l'existence possible de cette instance tierce.

La question très justement posée tout à l'heure, étant celle de savoir si le déni de cette instance phallique, présent dans le couple homosexué, si le déni de cette présence phallique va provoquer chez l'enfant la forclusion de cette instance. Ce qui voudrait dire, que dans ce cas-là, évidemment, nous serions dans la psychose. Forme de psychose sans doute nouvelle et qui obligerait à repenser ou à mieux définir ce qu'est une psychose. Moi je vous en proposerais ici rapidement une définition : la psychose, c'est quand on repense le message qui vous vient, non pas de l'Autre, mais d'un extérieur, ce n'est pas un autre, c'est un extérieur sans qu'il soit pour autant étranger, mais c'est un extérieur et qu'on le reprend ce message qui vient de l'extérieur, de façon directe.

Il y a quelque chose que je trouve assez amusant actuellement, c'est le nombre de thèses qui vont être ultérieurement répertoriées comme étant constituées de *copier coller*, non mais c'est vrai, qu'est-ce qu'on

leur reproche à ces thèses, hein ? On dit c'est du plagiat. Mais attendez, le plagiat, mais quand on suit les leçons d'un maître n'est-ce pas du plagiat ? Ça n'est pas du plagiat à la condition que l'on reprenne ce discours de l'enseignant à partir de ce qui est sa propre morsure à soi, alors là ce n'est plus du plagiat. C'est-à-dire que ce que l'on fournit est marqué par le poinçon de sa propre morsure, c'est ma souffrance qui est là-dedans. Mais si je reprends le message qui est situé là en dehors de façon absolument directe, d'abord je n'existe pas, je suis parfaitement conforme, je suis moi-même un copié collé, parfait. Autrement dit, je représente l'homme absolument idéal pour toutes les entreprises d'État et de pouvoir. Ça c'est formidable. Il est évident que le marketing a beaucoup fait pour ça, le marketing, c'est la visée évidemment délibérée.

Nous aurons, en novembre, à l'Ecole pratique nous aurons la conférence d'un professeur d'HEC sur : « *Marketing et autonomie de la volonté* », c'est ça, c'est tout à fait le problème. Serait-ce gênant que nous soyons dans un monde psychotique ? Lacan parlait déjà de psychose sociale. Il faudrait simplement un petit peu déplier ce qu'il entendait par ce terme, mais il y avait sûrement quelque chose du type de ce que j'évoque là pour vous. J'ai entendu avec beaucoup d'intérêts la conférence du Professeur Renchon et je me suis permis de lui dire à table, il a parlé de quatre points : La disponibilité du corps, la question de la dignité, la question dans l'état civil de faire figurer ou non l'état marié ou non marié et puis enfin, le problème de la filiation qui pourrait maintenant être livré au choix individuel. C'était d'une clarté absolue pour témoigner que le progrès actuel – puisque c'est sous ce nom que l'entreprise figure –, consiste évidemment à forclure la dimension phallique. Ces quatre points, vous pouvez les reprendre, c'est exactement la façon dont le droit l'entérine. Disponibilité du corps veut dire que l'autre est à ma disposition, est soumis à mon caprice, d'où évidemment ça débouche sur la question du sadomasochisme qui désormais est sans limite. Au nom de quoi allez-vous l'instituer à partir de ce moment-là ? La question de la dignité n'a jamais été évidemment autre chose que d'être investi de ce trait qui fonde l'humanité et qui, je dois dire, est un trait d'identification phallique. Dignité d'être un homme ou dignité d'être une femme avec la difficulté que nous savons, pour la respecter cette dignité, voire même la complexité de sa réalisation. Jusqu'où ça va, d'être un homme, jusqu'où ça va de se manifester dans la dignité du fait d'être une femme ?

Marié, non marié, évidemment le phallus, c'est ce qui permet dans l'état civil de distinguer ceux qui célèbrent le culte et ceux qui ne le célèbrent pas. Voilà, alors distinction absolument scandaleuse et abusive, pour-

quoi pas ? Il faut laisser tomber un truc aussi barbare ! La question de la filiation comme livrée au choix individuel, c'est-à-dire comme c'était évoqué à propos du cas qu'Anne évoquait si bien, c'est-à-dire de l'enfant qui va choisir le nom qu'il va donner à cette femme, qui est le mari de sa mère, il va l'appeler papa ? Il ne peut pas l'appeler maman, ce sera sûrement tata, un truc dans ce genre-là, mais, cette nouvelle ordination d'une nomination, problème d'une nomination qui n'est plus du tout ordonnée justement par la place repérable. Ce sont des noms qui sont points de capiton, je veux dire, qui se réfèrent à un réel. Et il est évident que c'est ce réel, c'est-à-dire en tant qu'il est phalliquement marqué et qui se trouve aujourd'hui technologiquement traité. Car au cours de ces journées, ce que nous avons pu apprécier je crois, c'est finalement ce que signifie la technique. La technique, cette chose admirable, c'est ce qui a le pouvoir de se substituer par les liens que vous voudrez, scientifiques en tout cas, de substituer aux empêchements, à l'impossible, aux interdits créés par la dimension phallique, de lui substituer sans transgression aucune, en faisant, au contraire, une loi nouvelle d'en assurer le franchissement de cet impossible.

Cette dame, qui s'appelle donc Irène Théry et qui milite pour que les enfants puissent connaître le nom du donateur de sperme dont ils sont issus. C'est étrange, enfin vraiment, il faut vraiment qu'on soit dingues pour en être là, mais enfin, pour quoi faire ? Pour quoi faire, puisque c'est le nom de quelqu'un qui justement a refusé sa paternité. Mais il a été charitable, il a été généreux, il y avait de futures mamans qui étaient là en souffrance, il a fait un cadeau, il a fait un don mais, c'est un donateur qui a le chic de rester anonyme, il ne veut pas encombrer ceux qui vont sortir de là du poids de ce qui sera sa propre histoire, ses propres machins, sa langue, sa couleur, tout ce que l'on voudra. Ah non ? Il faut militer pour que la loi vienne permettre à l'enfant de connaître donc, le nom du donateur. Il va y en avoir, beaucoup moins, du même coup, hein. Mais on ira dans le tiers-monde, c'est le fournisseur, dans ces cas-là, fournisseur d'enfants à adopter. Mais pourquoi cette exigence d'un nom ? Parce que l'enfant perçoit bien néanmoins que, entre sa mère et lui, il y a quand même un truc, il y a quand même quelque chose et que ce quelque chose, dans la mesure où c'est médical, scientifique, technique, ce serait quand même mieux que cela ait un nom humain.

Au fond, ça nous permet de mieux saisir ce qu'est la médecine. La médecine c'est le phallus technologiquement maîtrisé, ça a toujours été ça d'ailleurs. Ça veut dire que l'instance capable de donner la vie, il y a des gens qui ont le savoir nécessaire pour au moment où ça pourrait venir à vous manquer, je vous branche les tuyaux qu'il faut, les appareils qu'il faut etc. et hop, ils vous regonflent et c'est bien pourquoi

aussi la médecine est tellement dans le coup de cette affaire, concernée, qu'elle perçoit très bien que, au fond, elle est un peu la patronne de ce domaine.

Alors, pour venir enfin et plus précisément sur le terrain abordé de façon passionnante par Christian Fierens, ça m'a beaucoup impressionné, la façon dont il est venu nous en parler ; pour ma part, c'est quoi une famille ? Tout à l'heure, je l'ai évoqué, je nous ai tous amenés sur la scène primitive, c'est un peu dur, un peu raide. Mais la famille, c'est quand même la première des institutions et universelle. Il doit y avoir quand même quelque chose, pour que ce soit la première des institutions et une institution universelle. Si vous vous accrochez au terme d'institution, vous pouvez avoir immédiatement l'assurance qu'une institution a un support extrêmement simple. Une institution est un rassemblement qui est ordonné par un type de discours. Ça n'a jamais été autre chose et vous ne pouvez pas inventer n'importe quelle institution. Une institution, ce sont des gens qui sont rassemblés par un type de discours, nous-mêmes ici, nous ne sommes une institution que si nous sommes rassemblés par un type de discours, dont il y aurait lieu de supposer que c'est le discours psychanalytique. L'institution doit sa pertinence et sa force, à un discours qui s'appelle tout simplement, le discours du Maître, ben oui ! Le discours du maître, parce que dans les discours, il y a un point que vous n'avez peut-être pas forcément tous remarqué, qui n'est pas écrit ou alors qui est évoqué de façon très bizarre par une série de flèches, qui viennent rejoindre, montrer des liaisons possibles, des adresses possibles, entre les divers éléments du discours, les quatre éléments, mais en ménageant toujours un impossible. Ça ne fait jamais cercle ou si ça fait cercle, c'est toujours un cercle ouvert. Cercle ouvert par quoi ? Par ce qui n'est même pas écrit. Lacan disait que le phallus, on ne pouvait même pas en parler, que le nommer, c'était déjà de trop, puisque c'est celui qui donne son sens à toute nomination. Mais donc, on ne peut même pas, dans cet aspect-là, l'écrire, mais en revanche, c'est lui qui fait qu'il y a un signifiant maître, c'est-à-dire qui s'autorise de lui, le S1, pour s'adresser au S2 qui, dès lors, se trouve dans cette position d'altérité, non pas d'extériorité, non pas d'étrangeté, mais d'altérité, c'est-à-dire intimement, mais interne, en quelque sorte, à l'espace limité par le signifiant maître. Et le fait que ce rapport entre le S1 et le S2, en tant qu'il est phalliquement signifié, va avoir des produits qui vont s'appeler les enfants, c'est-à-dire les objets *a*.

L'institution familiale, c'est ça. C'est ça. À partir de là, vous développez évidemment tout ce que vous vivez et vous savez, c'est-à-dire, que cette place dite de l'*agent*, Lacan ne va pas dire du *Maître*, pour justement ne

pas trop brouiller les esprits, il va dire la place de l'agent. Eh bien, il n'y a aucune raison évidemment pour qu'une femme ne vienne pas l'occuper, mais elle perd beaucoup, parce que le pouvoir réel, le pouvoir du Maître, est symbolique, symbolique de l'instance dont il s'autorise. C'est-à-dire que c'est un tout qui est entamé par l'instance qui l'autorise. Mais le pouvoir réel est de l'autre côté, du côté de la femme et qui lui n'est pas symbolique du tout, c'est-à-dire qu'une femme n'a pas besoin de s'autoriser de quiconque pour avoir le pouvoir, elle s'autorise d'elle-même, elle ne s'autorise pas d'un ancêtre et encore bien moins de sa propre mère qu'elle désavoue ; elle ne s'autorise que d'elle-même et quel pouvoir, parce que lui, il est sans limite.

Alors vous me direz : oui, mais elle est *pas toute*. C'est bien ce qui fait qu'elle est sans limite, parce qu'il n'y a rien qui la borde, il n'y a rien qui vienne fermer l'espace dans lequel elle se déploie. Je vous dis cela, mais ce que je vous raconte là à partir de cette écriture, c'est au fond, le vécu de l'enfant. Un enfant dans sa famille qu'est-ce qu'il vit ? Sinon ça. Il est où le pouvoir ? Je vais m'identifier, de quel côté ? J'ai l'impression de vous dire des choses tellement basiques, tellement élémentaires, tellement primitives. C'est donc ça que nous voyons, que nous voyons actuellement, du fait du progrès de la technologie, parce que la libération des mœurs ne fait que suivre ce qu'il en est des progrès que la technologie nous donne, nous accorde. Eh bien, nous voyons ce qui est en train de se défaire, ce qui fait que nous aurons de plus en plus des enfants qui seront des produits biologiques.

Dans ce cas-là, comment intervient votre action ? Moi je dois vous dire que je suis embarrassé, personnellement, dans les interventions qui me paraissent possibles, qui me paraissent permises. D'abord un bienfait dans la possibilité de l'établissement d'un transfert, quand ça se produit, ça ne se produit pas toujours, mais quand ça survient, c'est déjà formidable, parce qu'il y a brusquement pour l'enfant un lieu, énigmatique, mais qui serait, semble-t-il, un lieu dépositaire d'un savoir et qui pourrait en quelque sorte recevoir sa propre question, même si, a priori ce lieu n'est pas habité par sa question, parce que pour qu'il y ait question, il faut qu'il y ait retranchement d'un objet. On ne questionne jamais que ce qui a été ouvert par la chute d'un objet ; c'est pourquoi Lacan dit qu'il n'y a pas de question sans réponse, à condition d'aller la chercher. Donc, d'abord il y a un bienfait qui peut se manifester uniquement et l'enfant qui vient parce qu'il a besoin de vérifier que cet espace existe, qu'il y a là quelqu'un qui l'écoute et il se produit là une modification de son espace.

Mais ça a sa limite, parce que dans cet espace, vous n'allez pas là venir y substituer, ou y introduire de force, y injecter une dimension phal-

lique. D'autre part, le laisser devant la béance de cet espace n'est pas non plus forcément toujours facile à supporter par l'enfant. Il y a donc là, me semble-t-il, des problèmes de conduites de cure, dont parfois je suis surpris que les spécialistes de ces questions ne soient pas amenés, ne nous les produisent pas.

Maintenant, vous me direz et je m'arrêterai là-dessus, qu'il y a tout de même dans ces couples homosexuels qui viennent, un élément tiers qu'ils revendiquent et qui est très fort : *c'est l'amour*. Ces enfants seront les enfants de l'amour et d'un amour épuré puisque débarrassé du sexuel, voire même du génital : ce sera vraiment des petits anges, ça, on ne saurait le nier. L'amour et un amour qui assurément peut être de qualité bien supérieure à celle d'un couple chez qui la relation connaît inévitablement des hauts des bas etc. l'amour. Alors ce n'est pas évidemment sans raison que, au cours de l'année qui vient de s'écouler, nous avons au sein de l'École pratique mené avec Marcel Gauchet qui a bien voulu s'y prêter, bien que ce ne soit pas son domaine privilégié, nous avons mené une série de conférences et de discussions sur ce que nous avons appelé : *les maladies de l'amour*. Parce que ça aussi, c'est génial, l'amour, nous sommes évidemment des primitifs quand nous parlons de l'amour, des poètes et des primitifs. L'amour, d'un point de vue clinique, il n'y a pas de pouvoir plus tyrannique et exclusif que l'amour. L'amour est toujours jaloux, parce qu'il ne tolère aucun autre et comme inévitablement l'Autre est destiné à surgir, eh bien, ça rend systématiquement l'amour, quand il est vrai, quand il est fort, ça rend systématiquement jaloux et malheureux. Parce qu'il y a bien la perception que dans la structure il y a quand même de l'Autre. C'est tyrannique, c'est absolu, c'est totalisant et totalitaire. Et ce qui est quand même beaucoup plus ennuyeux mais les enfants le perçoivent tellement ; moi j'ai l'impression qu'ici à cette table, je ne fais que de parler comme un enfant. Les enfants savent très bien comment, dans l'amour, il y a toujours une menace de mort derrière. Et, il n'est surprenant à quiconque, qu'un grand amour se termine comme ça, ça paraît même l'apothéose, l'achèvement sublime, sublimation de l'amour, c'est la mort. On va jusqu'au bout, c'est structural.

L'amour c'est le partenaire qui doit faire Un, comme l'amant ; l'amant et l'aimé doivent faire Un, chacun pour que de deux, on fasse Un tout seul. C'est ça l'amour. Et donc inévitablement ça finit par le zigouillage de l'un et de l'autre, bien sûr. Il n'empêche que nous avons le culte de l'amour. Et pour le dire en un mot qui vous paraîtra trop abrupt, l'amour c'est notre tentative de faire exister La femme qui n'existe pas. Aimer une femme, comme La femme. Et pour une femme, assurer cette position, d'être *la femme*, l'unique, la seule, la vraie. Pas une parmi

d'autres, attendez, ça suffit ça, pour un homme, l'amour, c'est un accident de parcours. Donc, le fait que ces couples puissent venir à titre de tiers se revendiquer de l'amour, c'est quelque chose qui légitimement devrait faire peur. Ce n'est pas par amour qu'un couple a des enfants, il a des enfants parce qu'il a des enfants, parce que c'est comme ça dans le discours, on a des enfants, ça fait la famille et plus tard les cochons.

Si ce que je rapporte vous paraît tenable, il y aurait quand même une brève leçon à en tirer c'est que premièrement nous sommes les témoins avertis de ce qui se produit, on n'est pas pris au dépourvu avec la complexité que je ne vais pas développer – l'heure a tourné –, qui est que Lacan, on va en discuter au séminaire d'été, il y a quarante ans, avait prévu tout ça, parce que sa grande interrogation sur le nœud borroméen à quatre ou à trois tourne autour de ça. On nous montre aujourd'hui que le nœud borroméen à quatre, c'est terminé.

Certains peuvent en avoir la nostalgie, ils peuvent vouloir dire leur préférence, ils ont le droit bien sûr, mais le problème, c'est que nous nous trouvons devant un cas de figure où la question est de savoir si, à trois et en se dispensant du rapport du Nom du Père qui n'est autre, qui évidemment perd le nom donné à cette instance phallique, de savoir s'il est néanmoins possible, à la fois subjectivement de tenir sans être complètement dingue et puis, peut être comme le réussissent certains jeunes, s'engager dans une nouvelle économie psychique.

La nouvelle économie psychique vient s'inscrire strictement dans la lignée de cette réflexion parce que c'est possible. À mes yeux, il est indéniable qu'il y a des jeunes qui réussissent parfaitement ça et de façon très intéressante, très intéressante et moi je dirais sûrement je suis parfois jaloux quand j'ai le souvenir de ce que purent être mes propres difficultés, de voir de quelle manière ils entrent dans l'existence beaucoup mieux et avec plus de solidité, d'intelligence etc., pas rendus immédiatement obtus par la signification phallique. Il y a des effets délétères considérables, considérables et des effets de bêtises considérables : se prendre pour un quelque chose, un quelqu'un, moi j'en suis un. Un quoi ? T'es un quoi toi ? Ah bon, tu es ça ? Eh bien tu vas voir, tu vas voir ce que tu vas prendre, parce que moi je suis un Un. Un quoi ? Tout ça apparaissant absolument normal, mais c'est ça la dimension phallique.

Je conclus là-dessus pour que vous n'ayez pas le sentiment que je suis pour ma part engagé dans la moindre nostalgie, je suis plutôt, j'essaye d'être engagé comme clinicien. Je vois un certain nombre de phénomènes dont nous n'avons pas à faire la philosophie, mais qui nous amène des patients, des jeunes avec des problèmes tout à fait origi-

naux, des enfants avec des problèmes originaux et où la psychanalyse, bizarrement, parce que ce n'est pas obligé la psychanalyse n'est pas inscrite dans la nature, bizarrement la psychanalyse même si c'est la médecine qui prend le dessus à cause de ce que j'ai évoqué, la psychanalyse est toujours d'une pertinence à mes yeux sans égale. Bon voilà, voilà mon discours.

Discussion

CHRISTIAN FIERENS - Puisque vous me donnez la parole je la prends volontiers après les choses très évocatrices que vous avez dites. Il me semble qu'il y a deux questions sur lesquelles je voudrais rebondir.

La première, c'est la question, que vous avez évoquée comme la forclusion ou en tous les cas, le désaveu, ou le déni de la fonction phallique, bon pour faire bref je ne vais pas commenter la façon dont vous l'avez fait qui était suffisamment explicite. C'est plutôt sur l'interprétation du terme. Il me semble que ce que vous en avez dit pourrait s'entendre de deux façons différentes soit vraiment comme une forclusion, auquel cas on se trouverait dans une négation de la structure de l'être parlant. Alors, il me semble justement que cette forclusion n'est qu'une mise à l'écart, autrement dit, une forclusion relative, c'est-à-dire, pas vraiment une forclusion. Et qu'il me semble que c'est apparu d'ailleurs dans pas mal d'exposés cliniques de ces deux journées et je pense notamment à l'exposé de Anne Joos qui précisément dans des cas où on a l'impression qu'il n'y a, une forclusion on pourrait dire entre guillemets, du phallique mais tu t'exerces précisément à faire resurgir la dimension phallique dans tes questions, il faut bien qu'elle y soit pour que tu puisses la faire resurgir, donc c'était une première remarque je voulais faire.

Alors une deuxième remarque que je voulais faire c'était, sur votre représentation d'une nouvelle économie psychique en termes de nœuds à trois. Vous allez sans doute dire que je suis un nostalgique impénitent du nœud à 4, mais, la question me semble-t-il n'est pas tellement là. La question est de savoir comment deux ronds peuvent se combiner et tenir ensemble. Mon exposé, c'était de montrer qu'il était nécessaire de leur faire faire un faux trou et que pour que ce faux trou tienne il fallait qu'il y ait bien sûr quelque chose qui passe dans ce faux trou pour que ça ne se défasse pas automatiquement. Or ce quelque chose qui doit passer dans le faux trou peut être vu de façon multiple, c'est-à-dire, soit comme quelque chose qui serait un et donc, nous aurions un nœud à trois ou comme quelque chose qui serait deux, nous aurions un nœud à quatre, dans ce cas-là. Et donc, il me semble que ce sur quoi vous insistez avec la nouvelle économie psychique, pour ma part, serait peut-être mieux, de mon point de vue, exposé par l'équivoque ou l'ambiguïté entre le nœud à trois et le nœud à quatre.

CHARLES MELMAN - D'accord merci beaucoup juste mais pour le plaisir, pour le fun, cette remarque c'est que, vous partez du nœud à deux...

CHRISTIAN FIERENS - Qui ne tient absolument pas, qui n'existe...

CHARLES MELMAN - Non seulement qui n'existe pas, mais vous ne pouvez pas compter deux, si vous ne comptez pas trois...

CHRISTIAN FIERENS - Tout à fait...

CHARLES MELMAN - Donc, lorsque vous parlez du nœud à deux, c'est déjà que vous avez retranché le trois,

CHRISTIAN FIERENS - Exact

CHARLES MELMAN - Nous sommes d'accord ?

CHRISTIAN FIERENS - Tout à fait.

CHARLES MELMAN - Donc, c'est bien, merci beaucoup

PIERRE MARCHAL - Il me reste à remercier tous les intervenants de ces deux journées.

(Applaudissements)